

IVO CASTRO, *Storia della lingua portoghese*. Presentazione di Giuseppe Tavani. Traduzione a cura di Federico Bertolazzi, Roma, Bulzoni, 2006, 224 p.

Publié en édition princeps en italien, l'ouvrage de Ivo Castro, professeur à l'Université de Lisbonne, paraîtra en portugais dans la seconde moitié de 2006.

Structurée en cinq chapitres, *Storia della lingua portoghese* est une synthèse des recherches portant sur l'histoire de la langue portugaise et sur ses variétés.

Le premier chapitre, *Territorio e comunità linguistica*, conçu comme un essai, est dédié au portugais à travers le temps et l'espace. On définit ici, par rapport à l'histoire de la langue portugaise, les notions de « territoire » et de « communauté linguistique ». Le domaine galaïco-portugais est présenté comme un *continuum*, à partir du nord de la Galice jusqu'au Portugal méridional.

Parmi les diverses classifications des dialectes portugais (Leite de Vasconcelos, Paiva Boléo), Ivo Castro a opté pour la plus récente, celle proposée par Lindley Cintra: dialectes galiciens, dialectes portugais septentrionaux, dialectes portugais centro-méridionaux. Les variétés portugaises parlées à Madère et dans l'archipel des Açores sont incluses parmi les dialectes continentaux. Très intéressante est la réunion des variétés de Riodonor, Guadramil, du mirandais rural (de la zone Mirando do Douro) et du sendinai dans un ensemble unique, le *mirandais*, considéré comme un reste du léonais occidental dans l'espace linguistique portugais. Le groupement des variétés portugaises est basé sur cinq caractéristiques de nature phonétique:

1. Dans le Nord du domaine portugais, /v/ et /b/ forment un phonème unique; dans le reste du territoire, ils ont une réalisation fricative, respectivement, occlusive.

2. Réalisation de /s/ dans le Portugal central et dans la zone méridionale du pays comme [ʃ] et [ʒ].

3. Maintien du [ʃf] dans le Nord, tandis que dans les autres aires, [ʃf] > [ʃ].

4-5. Monophthongaison des diphtongues *ou* > *o* et *ei* > *e* dans le centre et dans le sud du Portugal et leur conservation dans le Nord.

On accorde une attention toute particulière au portugais d'outre-mer et à ses différentes variétés: standard, populaires, locales, sous-standard, créoles.

Dans la première partie du second chapitre, *Origini del portoghese nel quadro romanzo*, l'auteur fait l'inventaire des aires romanes, de l'ouest vers l'est: galicien, portugais, espagnol, catalano-valencien, français, provençal, franco-provençal, rhéto-roman, sarde, italien, roumain. Ivo Castro mentionne les neuf particularités identifiées par Friedrich Diez en tant qu'innovations communes pour toutes les variétés de l'ensemble néo-latin. Toutes ces références aux idiomes romans constituent un cadre pour établir la position du portugais, d'un côté par rapport au latin, d'autre, par rapport aux autres langues néo-latines. Le linguiste portugais étudie surtout le latin ibérique et les facteurs internes et externes qui expliquent sa fragmentation dans l'espace examiné.

Ivo Castro entreprend aussi une caractérisation linguistique du mozarabe, ainsi qu'une esquisse du domaine initial du galaïco-portugais. En dépit du caractère synthétique de cette recherche, on y rencontre une description convaincante du phénomène de l'expansion du portugais dans la zone mozarabe et les détails nécessaires pour fixer la physionomie du dialecte mozarabe.

Dans les trois chapitres suivants, l'auteur nous offre une description diachronique du portugais: III. *Portoghese antico*. IV. *Portoghese medio*. V. *Portoghese classico e moderno*. La nouveauté de l'ouvrage réside dans la complexité de la perspective. Après des clarifications d'ordre méthodologique ou portant sur certains concepts opérationnels, Ivo Castro s'intéresse aux aspects concernant l'histoire proprement dite du portugais. L'effort de systématiser les données relatives à l'évolution de la langue portugaise est l'un des mérites de l'auteur. Le spécialiste trouve dans le livre du professeur Castro des informations sur les diverses tranches chronologiques du système linguistique portugais, la formation de la langue littéraire et la diversification de ses styles fonctionnels. Il y trouve aussi une présentation de la situation à travers le temps du portugais extra-européen. Les données concernant les écrits portugais appartenant à des époques distinctes, leur description philologique / linguistique et les analyses de textes complètent la physionomie de la langue portugaise, dans les trois grandes périodes de son histoire.

*Storia della lingua portoghese* est un ouvrage consistant, bien écrit, riche en informations et en évaluations sur l'évolution du portugais et sur son individualité dans l'ensemble des langues romanes. Un travail de diachronie, qui n'est pas une simple histoire du portugais, mais aussi une grammaire historique et une esquisse d'histoire de la langue littéraire. Dans ce livre, implicitement polémique, le professeur Ivo Castro met en valeur les recherches les plus significatives de la linguistique portugaise. Dans ce sens, la bibliographie substantielle, placée à la fin du volume, est bien éloquente.

On pourrait reprocher à cet ouvrage l'absence d'une liste de symboles phonétiques. En ce qui concerne le roumain, il est langue officielle en Roumanie (p. 53), mais aussi en Moldavie. La Bessarabie (= la Moldavie) n'est pas située «in territorio russo», mais entre la Roumanie et l'Ukraine. Le nom de Yougoslavie n'est plus actuel, et des communautés compactes de locuteurs roumanophones natifs se trouvent aussi dans des ex-provinces roumaines (Bucovine du Nord et Bessarabie historique, au nord du Delta du Danube), administrées, depuis 1945, par l'Ukraine. En roumain, le futur provient de la périphrase \**voleo + cantare*, et non de *voleo + cantare* (p. 54). Le roumain peut être caractérisé d'une manière négative par l'absence des adverbes en *-mente*.

Coman Lupu  
Université de Bucarest

COMAN LUPU, *Din istoricul numelor de monede în limba română* [Sur l'histoire des noms de monnaies en roumain], București, Editura Universității din București, 2006, 131 p.

Le livre de Coman Lupu propose une reconstitution de la terminologie monétaire roumaine. A partir d'une considérable documentation, l'auteur entreprend une sélection des sources et l'interprétation du matériel de référence, pour aboutir à l'établissement d'un inventaire des noms roumains de monnaies, selon les périodes et les aires d'emploi, des étymons et des premières attestations. L'ouvrage fait partie d'une série de longue tradition d'études, purement synchroniques ou diachroniques, portant sur la terminologie de certains domaines d'activité strictement délimités.

Les sources utilisées sont constituées par 33 volumes (y compris des anthologies de documents privés ou officiels), représentatifs pour la période envisagée et significatifs pour la manière dont les textes se sont progressivement diversifiés: traductions et écrits autochtones, textes laïques et religieux, cultivés et folkloriques, artistiques ou non artistiques. L'auteur retrace, par l'intermédiaire de ces échantillons, cinq siècles (du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup>) d'histoire de la langue et de la culture roumaines.

Le livre est structuré en neuf chapitres, de dimensions variables, selon le sujet envisagé et la richesse du matériel enregistré dans les textes source et les textes « témoin ».

L'introduction passe rapidement en revue les principes fondamentaux de la dynamique lexicale, ainsi que les quelques études qui ont déjà envisagé le domaine en question. Une idée essentielle s'en dégage: la terminologie monétaire – périssable – reflète non seulement la mobilité structurale du vocabulaire d'une langue, mais aussi sa dépendance des facteurs extralinguistiques, de nature historique, sociale, économique, géographique, etc. S'explique ainsi l'importance accordée par

l'auteur à deux critères d'évaluation des unités lexicales examinées: le critère *chronologique*, surdéterminé par le critère *étymologique*. Ces deux points de repère représentent les principaux indices de classification et de description du matériel de référence.

La section applicative (*Éléments d'origine slave*; *Emprunts au hongrois*; *L'influence allemande*; *L'influence turque*; *Noms grecs de monnaies*; *Termes d'origine latino-romane*; *Mots d'origine tzigane signifiant « argent »*. *Termes argotiques*) met au premier plan les résultats de l'analyse linguistique et socio-culturelle des termes monétaires roumains.

La réunion des termes monétaires dans des séries étymologiques a mis en évidence la variété de leur origine: termes hérités, emprunts directs ou par filière, termes à étymologie multiple, dérivés roumains. (Pour les mots à étymologie controversée; l'auteur a consulté et a comparé diverses sources bibliographiques, apportant des arguments pour l'une ou l'autre des solutions proposées.) L'ouvrage nous montre que la plupart des noms de monnaies représentent des emprunts aux langues avec lesquelles le roumain est entré en contact, dans des circonstances socio-culturelles et historiques particulières; la terminologie examinée ne contient aucun terme hérité ayant le sens de « monnaie » en latin, mais uniquement des mots hérités qui ont développé cette signification le long de leur histoire (*leu, argint, galben*).

Par la mise en ordre chronologique des mots du même groupe étymologique, l'auteur mentionne la plus ancienne attestation de chacun des termes, la liste des attestations ultérieures, ainsi que la dernière attestation connue pour les noms de monnaies sorties de l'usage.

Les commentaires de nature sémantique mettent en évidence les caractéristiques définitives pour la dynamique des sens dans le sous-système lexical monétaire; l'auteur nous fait remarquer, par exemple, la tendance vers une modification sémantique du type: sens restrictif, particulier → valeur générique (cf. *para, franc, sfanț*).

L'ouvrage mentionne toute une série de dérivés roumains, surtout diminutifs, formés à partir d'un terme monétaire emprunté (voir *aspișor, bănișor, bănușel, rubliță, dutcuță, creișeraș, taleraș, părăluță, florincior, icosăraș, zimșișor*). De tels exemples, extraits exclusivement des textes artistiques populaires ou livresques, reflètent non seulement la créativité du roumain, mais aussi la diversification des terminologies spécialisées sous la pression de certaines motivations stylistiques, affectives.

L'auteur signale également les constructions phraséologiques ayant comme centre un terme monétaire, plus ou moins utilisées de nos jours.

Les nombreuses citations (surtout celles du XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles) illustrent la répartition territoriale et la circulation des termes analysés.

Un chapitre de conclusions synthétise les traits essentiels du lexique monétaire roumain: hétérogénéité étymologique, caractère éphémère, vitalité et force de circulation de certains termes, emploi, différent d'un cas à l'autre. On souligne aussi le potentiel stylistique élevé des noms de monnaies. L'ouvrage se termine par une annexe: un tableau synoptique et la liste alphabétique des termes.

Deux observations de détail, suggérées par la lecture du texte:

- Dans le deuxième chapitre, *Elemente de origine slavă*, on aurait pu distinguer entre les emprunts slaves directs (russes, polonais, bulgares) et indirects, par filière slave, mais de provenance grecque, plus rarement turque ou même latine; car les résultats de la recherche indiquent des différences importantes entre les deux sous-classes de termes: les derniers sont, par excellence, des éléments livresques, enregistrés surtout dans des traductions religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle, et n'ont pas pénétré dans le vocabulaire courant (*condrat, drahm, statir, talant*).
- Dans le chapitre *Termeni de origine latino-romanică*, il aurait été utile de mieux mettre en évidence les trois catégories de termes: emprunts aux langues néo-latines (*ducat, franc, napoleon, livră*, etc.); formés en roumain (*puișor, albișor*), hérités du latin (*leu, galben*).

La *Bibliographie*, de type sélectif, inclut des ouvrages plus récents ou plus anciens (à partir de 1885), significatifs pour des domaines complémentaires: histoire de la langue, lexicologie, étymologie, sémantique, histoire littéraire, folklore, histoire, numismatique. (L'année de parution de *Limba română contemporană. Vocabularul* de Ion Coteanu, Narcisa Forăscu, Angela Bidu-Vrânceanu est 1985 et non 1885!)

*Din istoricul numelor de monede în limba română* de Coman Lupu témoigne d'un rapport équilibré entre l'information linguistique et l'information extralinguistique. L'ouvrage est non seulement une incursion dans l'histoire d'un compartiment du lexique roumain, mais aussi un plaidoyer subtile pour que de telles recherches soient continuées. En même temps, grâce à son caractère pluridisciplinaire, cette recherche a le mérite de s'adresser à un public de spécialistes non seulement philologues, mais aussi historiens, numismates, ainsi qu'à tout lecteur instruit, intéressé par la dynamique de notre langue.

Maria Cvasnî Cătănescu  
Université de Bucarest

*Introduzione alla Linguistica Cognitiva*, a cura di LIVIO GAETA e SILVIA LURAGHI, Roma, Carocci Editore, 2003, 249 p.

In un ambiente culturale (e specialmente universitario) dove “cognitivo” designa “qualsiasi tipo di approccio (psico-)linguistico post-chomskiano” – la Grammatica Generativa inclusa –, i due curatori dell'*Introduzione alla Linguistica Cognitiva* si propongono di delimitare il significato esatto di una disciplina che si contrappone apertamente ai principi fondamentali del Generativismo. Infatti, la LC è ormai un orientamento di spiccato respiro internazionale, ma – osservano gli autori – poco diffuso a livello istituzionale in Italia. Di cui la necessità del presente libro.

Livio Gaeta e Silvia Luraghi, entrambi docenti universitari, scrivono appunto con l'intento di offrire uno strumento di lavoro a quanti desiderino inoltrarsi nella ricerca linguistica adoperando i metodi della LC. Basata su alcune “convinzioni basilari sulla natura del linguaggio in rapporto alle capacità cognitive umane”, la LC prese lo spunto da alcuni studi fondamentali apparsi come reazione alla Grammatica Generativa. Tale reazione, che venne affermandosi a partire dagli anni '60, fu determinata dalla necessità di “recuperare il significato”, al quale nella LC viene riconosciuto il ruolo di “principio strutturale della grammatica”. Il primo elemento di rottura – ancora non definitiva – con la Grammatica Generativa si deve alla *Case Grammar* di Charles Fillmore (1968 e sgg.), le posizioni del quale furono in seguito riprese, ampliate e modificate da numerosi autori, fra cui il più saliente Langacker (1982). La *Space Grammar* di quest'ultimo palesa un approccio di tipo olistico che scarta il modello di una struttura profonda soggiacente al piano del significato, postulando invece “l'esistenza di un *continuum* tra lessico, morfologia e sintassi in base all'interpretazione delle categorie come strutture prototipiche, e non discrete”.

Il concetto di prototipo, fondamentale per la LC, si impose grazie agli studi compiuti dalla psicologa Eleanor Rosch durante gli anni Settanta, sulla categorizzazione. L'importanza delle conclusioni della Rosch sta nel fatto che esse offrono “la prova empirica del *continuum* categoriale [postulato nella LC]”. Infatti, secondo le osservazioni dell'autrice, “la mente umana non separa le entità in categorie discrete, ma prototipiche”, aventi confini vaghi e una struttura interna i cui membri si dispongono radialmente in posizioni più o meno periferiche rispetto all'istanza centrale (al prototipo).

Un altro contributo basilare allo sviluppo della LC si deve alla teoria della metafora elaborata da Lakoff e Johnson (1980 e sgg.), i quali mettono in risalto il ruolo attivo, creativo, della mente umana nei processi cognitivi e soprattutto nella strutturazione delle categorie prototipiche. Superando il dualismo corpo mente della tradizione filosofica occidentale, la LC rileva come l'attività mentale sottostante ai processi cognitivi è modellata sui processi vitali del corpo e sul suo modo di essere nel tempo e nello spazio. Questa visione del conoscere “incarnato” (*embodied*) ha importanti conseguenze sul modo di concepire il significato linguistico.

Di questo conoscere “incarnato” (*embodiment*), la metafora ne è prova e allo stesso tempo meccanismo fondamentale, in base al quale “il riferimento ad un dominio concettuale concreto, detto dominio di partenza, [permette] di interpretare o elaborare concetti più astratti, appartenenti ad un

dominio di arrivo. (...) La fertilità metaforica è uno strumento essenziale di conoscenza del mondo” – conoscenza resa possibile dalla “riduzione continua dell’astratto al concreto, del complesso al semplice”<sup>1</sup>. Adoperate sistematicamente, le metafore a funzione cognitiva sono rintracciabili negli elementi lessicali o nelle costruzioni grammaticali, rilevando strutture più generali chiamate Schemi di Immagini e Archetipi Concettuali. Questi rappresentano configurazioni a carattere complessivo, intrinsecamente dinamiche in quanto “tendono più all’unificazione che alla parcellazione” e, “come tutte le forme di concettualizzazione, sono costruzioni mentali in continuo sviluppo che si applicano progressivamente nel corso della codificazione-decodificazione del messaggio linguistico”. Gli Schemi di Immagini e gli Archetipi Concettuali superano spesso volte (ma non sempre) i confini di una sola lingua naturale, descrivendo aree culturali più ampie (di cui la rilevanza della LC per gli studi di tipologia linguistica).

Il passaggio dalla concezione della metafora come fatto eminentemente linguistico a quella che attribuisce alla metafora il ruolo di meccanismo cognitivo fondamentale ha “risvolti importantissimi sullo studio del significato delle forme grammaticali, e offre una via per l’integrazione fra prospettiva sincronica e diacronica.”

Recupero del significato e soprattutto del *continuum* tra i livelli della lingua, messa in risalto dei meccanismi cognitivi attivi sottostanti all’elaborazione degli enunciati, integrazione fra sincronia e diacronia – ecco soltanto tre dei grandi contributi della LC, la cui importanza capitale risiede nell’offrire una soluzione valida appunto a quei punti delicati che, visti da altre posizioni, potevano sembrare un vicolo cieco.

Fedele al suo intento diadattico, il libro in discussione si apre con un’introduzione alle basi teoriche e ai metodi della LC, presentandone inoltre la relazione con il Funzionalismo e il contributo a vari dibattiti teorici riguardanti la tipologia linguistica, la teoria degli spazi mentali, il rapporto idealismo-empirismo. Quattro grandi capitoli teorici (*Per un bilancio della Semantica Cognitiva*, di Federica Casadei, *Le tematiche del corporeo nella Semantica Cognitiva*, di Patrizia Violi, *Il ruolo dei domini semantici nell’interpretazione di metafore e metonimie*, di William Croft, e *Per una morfologia cognitiva*, di Livio Gaeta) approfondiscono i temi centrali dell’introduzione, in un continuo movimento tra quanto già “conquistato” e accertato, e quanto rimane ancora problematico.

La seconda parte del libro è costituito di sei *Applicazioni pratiche*, sei studi di caso in cui vari principi teorici della LC vengono applicati puntualmente a domini specifici. Pur senza escludere la validità di altri punti di vista, Carlo Serra Borneto si propone con la prima applicazione di mostrare che è possibile analizzare aspetti puntuali della morfosintassi “in termini rigorosamente ed esclusivamente cognitivisti”, rilevando come il *Perfekt* tedesco sia riconducibile a Schemi di Immagini e ad Archetipi Concettuali determinati (*La distribuzione degli ausiliari haben e sein in tedesco*).

Con *Le metafore del ‘parlare’ in latino*, Francisco Garcia Jurado analizza gli schemi metaforici esibiti da alcune espressioni descrittive del parlare (‘dire sciocchezze’ è ‘raffreddarsi la bocca’; ‘parlare male’ è ‘parlare sporco’ ecc.). L’autore mette in luce la coerenza sistematica di tali schemi con lo Schema più generico identificato da Lakoff e Johnson (1998): ‘sopra’ è positivo, ‘sotto’ è negativo. L’autore non tratta le metafore del parlare da una prospettiva panromantica, limitandosi al latino, ma è interessante menzionare in questa sede una metafora romena – *a-și răci gura* – assai simile come forma all’*os frige factos* del latino, ma alquanto diversa per significato (‘parlare al vento, senza risultato’).

Mantenedosi sempre nell’ambito dell’indagine sulla metafora come strumento cognitivo e/o grammaticale, Silvia Luraghi svolge un’analisi diacronica su *L’origine delle espressioni di Agente con verbo passivo nel greco*. Le metafore identificate (l’Agente come fonte di superiorità e controllo, l’Agente come Origine, Causa o Provenienza, e l’Agente come Intermediario) sono tutte affini a

<sup>1</sup>Forse Claude Lévy-Strauss avrebbe formulato la relazione concreto- astratto in una maniera meno riduzionistica, e la sua riflessione sulle strutture simboliche ereditate dal pensiero primitivo potrebbe rivelarsi proficua per la LC.

schemi spaziali, fatto confermato anche dal confronto con espressioni simili di altre lingue (latino, italiano, tedesco e inglese, esaminate ancora in diacronia).

Le seguenti due applicazioni pratiche (*I verbi deittici di moto in italiano e tedesco*, di Claudio di Meola, e *La polisemia dei verbi dar, pegar, meter in spagnolo*, di Enrique L. Palancar) prendono in discussione il fenomeno della polisemia, rilevando come da una prospettiva cognitivista tale fenomeno si costituisce in una “rete semantica ben strutturata e organica”, governata da Archetipi Concettuali.

Il libro si chiude con lo studio di Thomas Stolz dedicato ai casi *Comitativo e Strumentale nelle lingue germaniche e romanze*. Dopo una breve rassegna del problema a partire dalle sue origini fillmoriane, lo studioso espone le posizioni teoriche di base per poi passare all’analisi di un ricco corpus raccolto da una varietà di lingue, tra cui anche il romeno<sup>2</sup>. La ricchezza del materiale investigato e il riferimento ad altri studi del genere permette all’autore di dimostrare che la ‘Metafora del Compagno’, spesso invocata per spiegare il frequente sincretismo Comitativo-Strumentale, è in realtà un caso di “eurocentrismo inconscio”, la rispettiva metafora funzionando proprio nell’ambito delle lingue SAE (Standard Average European).

Se con le *Applicazioni pratiche* i curatori dell’*Introduzione alla Linguistica Cognitiva* hanno voluto destare l’appetito dei lettori per la LC, il loro intento sarà senza dubbio raggiunto, non solo per la perizia degli autori e per la ricchezza dei fatti linguistici esposti, ma soprattutto per il fatto che i sei studi dimostrano come i principi della LC resistono alla prova dei fatti, aprendo nuove vie di ricerca da una prospettiva non priva di freschezza e incitamento.

Il libro si conclude con un *Glossario* – assai utile anche se lunghi dall’essere esaurienti –, e una bibliografia ben mirata che può facilmente servire come spunto per ulteriori indagini. Inoltre, nell’introduzione generale al libro e all’inizio di vari capitoli vengono segnalate sedi internazionali che si interessano alla LC, come la **International Cognitive Linguistics Association (ICLA)** degli Stati Uniti, che gestisce la rivista “Cognitive Linguistics”, oppure la **Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG)** della Germania.

Liana Gehl

F. I. FONSECA, A. M. BRITO, I. M. DUARTE, J. GUIMARÃES (eds), *Língua Portuguesa: Estruturas, Usos e Contrastes*. Volume Comemorativo dos 25 anos do Centro de Linguística da Universidade do Porto, Porto, CLUP, 2003

O Centro de Linguística da Universidade do Porto celebrou os seus 25 anos de existência em Novembro de 2001 através de um encontro comemorativo no qual participaram cinquenta e seis investigadores representando dezoito instituições portuguesas e estrangeiras. A maioria das comunicações foi reunida nas Actas do Encontro Comemorativo dos 25 anos da Existência do CLUP, 2002, em dois volumes. Um ano mais tarde foi publicado o Volume Comemorativo que reúne as comunicações dos antigos e actuais membros do Centro, assim como as comunicações apresentadas pelos membros da Comissão de Aconselhamento do mesmo (os professores Georges Kleiber, Gerd Wotjak, Maria Helena Mira Mateus).

O título do volume, *Língua Portuguesa: Estruturas, Usos e Contrastes*, foi escolhido para ilustrar e também para corresponder às várias linhas de investigação que o Centro de Linguística da Universidade do Porto tem promovido, dada a diversidade e a heterogeneidade das áreas de investigação dos seus membros.

<sup>2</sup> A proposito del grande numero di informazioni gestite, va aggiunto un fatto che sembra sia sfuggito all’autore: il catalano non è la sola lingua romanza ad utilizzare un relatore non-spaziale con i mezzi di trasporto. Infatti, in romeno si dice *a merge cu maşina, cu trenul* (‘andare in macchina, in treno’), la preposizione *cu* (‘con’) essendo il relatore più accettabile in questo contesto (altri relatori come *pe* o *în* appaiono solo in pochi casi).

Desde a sua fundação em 1976, a investigação e as actividades do Centro desenvolveram-se no âmbito de linhas de acção e de projectos. Vale a pena mencionar que a primeira linha de acção, *Pragmática Linguística do Português*, da responsabilidade de Óscar Lopes, que também desempenhou um papel principal na criação do Centro, era dirigida para a investigação e para a didáctica. A partir dos anos 80, foram lançadas outras linhas e projectos que incidiam sobre questões morfo-sintácticas e semânticas, assim como sobre a pragmática e análises contrastivas, quase todos sendo da responsabilidade de professores e investigadores de grande prestígio (Óscar Lopes, Mário Vilela, Joaquim Fonseca). A diversificação das áreas de investigação torna-se patente em meados dos anos 80, quando se iniciaram duas linhas de acção que se estenderam ao longo de um período de oito anos, a saber, uma relativa a problemas psicolinguísticos, outra relativa à organização dos discursos. Ao longo do seu funcionamento, o Centro conseguiu manter-se activo, no sentido de ter agrupado a sua actividade científica em torno de domínios maiores que continuam a incidir sobre a descrição da língua portuguesa. Desde 1997 até à data da publicação do presente volume, os investigadores do Centro (na sua quase totalidade docentes na Faculdade de Letras da Universidade do Porto) reorganizaram a investigação e juntaram-se num único projecto, intitulado *Língua Portuguesa: Estruturas, Usos e Contrastes* cujo objectivo principal é a descrição de algumas dimensões das estruturas e usos da língua portuguesa. Mais precisamente, trata-se de três grandes domínios. O primeiro, intitulado *Estruturas da Língua Portuguesa*, tem como principal objectivo a análise sintáctico-semântica de vários aspectos da gramática do português na sua relação com o léxico. O segundo, *Língua e Uso: Análise de Dimensões Textuais e Discursivas do Português, numa Perspectiva Enunciativo-Pragmática* incide sobre o estudo da organização dos discursos a nível micro- e macro-estrutural, numa perspectiva enunciativo-pragmática. O terceiro, *O Português em Contraste com o Alemão e com o Inglês*, visa o estudo de vários aspectos do português oral e escrito em contraste com as duas línguas germânicas.

Além de desenvolver uma actividade de investigação muito diversa, o Centro de Linguística da Universidade do Porto tem organizado e promovido encontros científicos, conferências e workshops. O objectivo principal, ao apoiar e organizar esses encontros, é o de dar conta do trabalho desenvolvido pelos seus membros e de promover a troca de ideias e o debate entre os linguistas e investigadores. Lembramos, a título de exemplo, os encontros relativos ao ensino da língua materna, à linguística cognitiva e ao colóquio internacional de linguística contrastiva português-alemão. Ao organizar seminários, cursos e conferências, o Centro dá prova da necessidade de se abrir a outras instituições e de estabelecer contactos com outros investigadores em diversas áreas da linguística. Ao longo da sua existência, o Centro organizou cerca de 30 seminários e cursos (dados por professores e investigadores de grande relevo: Michel Pêcheux, Maurice Gross, Simon Dik, Robert Martin, Catherine Fuchs, Oswald Ducrot, Paul Teyssier, Patrick Charaudeau, Georges Kleiber) e cerca de 40 conferências e workshops. Em suma, o Centro apostou em fomentar a valorização e o enriquecimento científico.

Foram publicados no volume comemorativo 17 artigos, dos quais 12 pertencem aos membros do CLUP. Ao lermos estes artigos, é fácil evidenciar como se enquadram nos projectos promovidos. Relativamente ao primeiro domínio, nomeadamente, aos aspectos relativos à gramática da língua portuguesa, os artigos publicados debruçam-se sobre questões de fonética (João Veloso, com base num estudo experimental envolvendo crianças falantes do português europeu em idade pré-escolar, traz à discussão a distinção entre palavras terminadas em consoante e palavras terminadas na sequência ortográfica «consoante+“-e”»), de semântica (Fátima Oliveira e Luís Filipe Cunha analisam as condições em que um nominal se constitui como termo de espécie, concluindo que os predicados de indivíduo são uma condição necessária mas não suficiente para tal leitura), e sobre a gramática modular exemplificada através de um estudo dos advérbios de modo em *Viagens na Minha Terra* de Almeida Garrett, de autoria de Olívia Figueiredo.

Por seu turno, a dimensão textual e discursiva numa perspectiva enunciativo-pragmática é patente em dois estudos exemplificativos. Fátima Silva analisa a correlação entre a temporalidade e o texto narrativo, como a forma mais elaborada de representação linguística, no conto *Homem* de Sophia de Mello Breyner Andresen. O tratamento de temporalidade assume-se como ponto de

encontro entre o relato de uma experiência humana do tempo e a análise linguística das marcas, principalmente os tempos verbais, que vinculam essa experiência ao exercício da linguagem. O segundo artigo, de autoria de Isabel Margarida Duarte, debruça-se sobre o relato do discurso na primeira parte da *Crónica de D. João I* de Fernão Lopes. A partir da definição do discurso relatado e da exemplificação de vários modos de relatar e das suas especificidades, a autora procura identificar as funções que o relato de discurso pode assumir no texto. Ao tecer considerações sobre a forma como o cronista português ficcionou o relato atribuível às personagens da *Crónica*, a vivacidade dos diálogos e das intervenções dos diferentes protagonistas, o encadeamento destes segmentos de discurso relatado na narrativa, a preocupação em envolver o alocutário no narrado, a autora chama a atenção sobre a inseparabilidade entre o texto e o tema, assim como entre o autor e as suas circunstâncias, e sobre a utilidade em adoptar uma perspectiva pluridisciplinar onde a linguística se cruze com a literatura e a história.

Finalmente, a problemática da contrastividade entre as línguas, sejam românicas, sejam germânicas, é exemplificada, de novo a título de exemplo, por dois estudos que se debruçam sobre questões de fraseologia. No artigo *Porque é que a cabeça deita fumo?*, as autoras Isabel Rodrigues, Júlia Cordas e Margarida Mouta analisam as metáforas em fraseologias do português, francês e alemão. O objectivo é dar conta do funcionamento da transposição metafórica subjacente à construção dos idiomatismos e evidenciar o modo como ela se realiza nas três línguas, assim como descrever e contrastar idiomatismos que possam testemunhar os modos de estruturar o mundo e os meios utilizados para expressar valores e significados culturais e universais. Dado que se trata de um trabalho de orientação cognitivista, na linha de Lakoff/Johnson (1980) e Lakoff (1987), as autoras defendem que os significados de muitos idiomatismos são motivados por estruturas conceptuais que existem independentemente da língua. Por seu turno, Mário Vilela propõe-se mostrar como a linguagem das emoções humanas é fruto do meio cultural e das condições em que o homem vive. Constituem alvo do seu estudo expressões socializadas e habitualizadas, quer dizer, expressões que mostram como a língua, na categorização e representação da realidade, se serve de domínios mais recorrentes e mais acessíveis para explicar outros domínios, servindo o corpo humano de domínio chave nessa categorização e conceptualização. O que não deixa de ser interessante é a metodologia adoptada. O autor considera que o paradigma estruturalista e o cognitivista, em vez de se oporem um ao outro, se complementam: aquele analisa o saber linguístico sistemático já lexicalizado, este descreve o modo como a língua conceptualiza, categoriza e reestrutura a linguagem.

O Centro de Linguística da Universidade do Porto, ao promover esse encontro comemorativo, seguindo as linhas de acção e os projectos promovidos, quis (e conseguiu, na nossa opinião) testemunhar a sua vitalidade e contribuir de alguma forma para o diálogo científico a nível nacional e internacional.

*Adriana Ciama*  
*Universidade de Bucareste*

ANNA BOCHNAKOVA, *Le bon français de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Chroniques du «Figaro» 1996–2000*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellonskiego, Cracovie, 2005

L'ouvrage *Le bon français de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Chroniques du « Figaro » 1996-2000* paru à Cracovie en 2005 et signé par Anna Bochnakowa se propose de présenter une image de l'état actuel du français, à travers l'enregistrement de faits de langue controversés mis en discussion dans une rubrique permanente d'un journal français. Les faits évoqués se situent dans la zone de conflit entre la norme et l'usage.



Le corpus du travail est constitué de coupures des numéros publiés entre septembre 1996 – fin 2000 du journal *Le Figaro*. La rubrique concernée s'intitule *Le bon français*, et elle est assurée par plusieurs auteurs qui expriment des positions critiques relatives à des phénomènes de langue repérés surtout dans la presse. Le choix de ce corpus est justifié principalement par cette source des exemples, étant communément admis que ce type de langage se prête à une approche sur le conflit norme-usage. D'autre part, les opinions exprimées dans la chronique appartiennent à des locuteurs natifs du français, ce qui est censé assurer plus d'objectivité à cette image de la langue que l'auteur se propose de rendre.

L'ouvrage débute par une problématisation du rapport norme / usage tel qu'il se retrouve dans la position adoptée par les auteurs de la rubrique susmentionnée. Malgré la diversité des faits linguistiques signalés, ces chroniqueurs se rapportent de façon concertée à une langue modèle, LE français qui se retrouve transgressé par les usagers de la langue. A ce français idéalisé s'opposerait ce que les auteurs de la rubrique désignent par « charabia », « néo-français », « nouvelle langue », « sabir » ou « jargon de prestige » (p.11). En remontant à l'origine du débat norme-usage et en s'arrêtant sur les opinions énoncées par Vaugelas dans sa *Préface des Remarques sur la langue française*, A. Bochnakowa se demande si les actuels chroniqueurs du *Figaro* ne seraient une hypostase moderne des anciens « honnêtes gens ». Elle évoque aussi la dispute entre le **grammairien** et le **linguiste** à travers des textes théoriques où le rôle du premier est associé à celui du chien de garde de la norme, alors que le second est présenté comme un observateur objectif de tous les usages. Cependant, l'auteur considère les chroniqueurs du *Figaro* comme des observateurs attentifs de la langue, qui, sans être linguistes, ne se proposent pas des jugements de valeur, mais une mise en alerte contre des phénomènes qui portent atteinte à son identité. Tel n'est pas toujours le cas, comme on le verra par la suite.

Le même rapport norme / usage reflété dans des écrits théoriques aidera l'auteur à mettre en évidence la complexité du concept de *norme* et la difficulté de lui associer une seule acception. En identifiant les chroniqueurs du *Figaro*, c'est-à-dire une élite intellectuelle, à « la plus saine partie de la cour » de Vaugelas, l'auteur surprend la subjectivité inhérente à la définition de la *norme*, qui est loin de se constituer sur des critères exclusivement linguistiques. Les chroniqueurs de ce journal, comme tous les défenseurs de la norme, assument implacablement un rôle de « gendarmes » de la langue, dénonçant les dangers qui la menacent.

Malgré la nature conflictuelle que garde toute discussion sur la norme et l'(le bon)usage, l'auteur précise le manque de fondement de ce conflit, puisque les écarts qui caractérisent les usages ne touchent jamais l'armature de la langue, une fois que sa grammaire s'est fixée. Tous les phénomènes s'inscrivant dans cette aire de conflit mettent en jeu plutôt des passions et des enjeux extralinguistiques, le plus souvent socioculturels ou politiques. La langue s'y retrouve ainsi sous l'aspect de son évolution et non pas de son altération ou de sa disparition.

La discussion s'affine ainsi, se reportant de la distinction norme/ usage sur le rapport norme/ variété linguistique, où la variante officielle du français ne sera plus qu'une variété du français parmi d'autres, appelée **français standard**.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude proprement dite du « bon français », c'est-à-dire la norme légitime, tel qu'il se retrouve dans les remarques et appréciations faites par les chroniqueurs du journal. Il faut rappeler que ceux-ci ne sont ni grammairiens ni linguistes, mais des intellectuels, hommes de lettres, journalistes pour la plupart, parfois membres de l'Académie française. On peut mentionner à ce titre deux figures connues, Maurice Druon et Jean Dutourd, qui signent régulièrement la rubrique. Si les chroniques du langage ne manquent pas dans d'autres journaux que *Le Figaro*, la particularité de celle qui fait l'objet de cet ouvrage consiste dans le fait qu'elle est signée, comme on l'a déjà précisé, par plusieurs auteurs. La prise en considération de sensibilités linguistiques différentes assurera, affirme A. Bochnakowa, une garantie supplémentaire d'unité de ce « bon français » évoqué.

La diversité et la richesse des observations présentes dans cette rubrique ont permis à l'auteur de les regrouper et de les organiser selon la structure presque complète d'une grammaire classique de la langue : prononciation, orthographe, morphologie, syntaxe, avec une grosse partie consacrée

cependant au lexique. Cela prouve d'une part que l'évolution se manifeste au niveau de toutes les composantes de la langue, et souligne d'autre part l'intérêt accru que les observateurs de la langue ont pour cette évolution.

On inventorie ainsi des phénomènes situés au niveau phonétique comme les liaisons absentes ou abusives (*les / humbles* ou à *tout Chasard*, p. 30), les « élisions perdues » (*poème de Eluard*, ib.), l'absence de contraction (à *Le Mans*, p.31), l'addition de sons (*Arque de Triomphe* ou d'autres « e » muets fictifs, ib.), l'altération de la nature de certains sons (tel l'effacement de la différence entre le « e » ouvert et le « e » fermé) ou de la prononciation de certains groupes de sons (*Deauville* comme *Séville*, p. 32). Ce qui est remarquable dans ces notices des auteurs de la rubrique c'est qu'ils ne se contentent pas de signaler les faits, mais ils offrent aussi des explications sur les causes de l'incorrection constatée, ainsi que des arguments témoignant d'une information documentée à l'appui de leurs points de vue.

Si certaines de ces positions prises peuvent être combattues dans le cadre d'une polémique linguistique, il leur reste le grand mérite de soumettre à l'attention des phénomènes réels de la pratique langagière, et de susciter l'intérêt des professionnels de la langue pour une étude scientifique de ces cas.

Les chroniqueurs du Figaro s'avèrent aussi des défenseurs de l'orthographe, en dénonçant l'insuffisance des efforts déployés par l'enseignement en matière d'apprentissage de la bonne orthographe. Puisque les fautes sont prélevées dans des productions du langage médiatique, ayant donc un impact généralisé, il paraît légitime qu'elles soient jugées plus sévèrement. L'auteur de l'ouvrage souscrit à ce point de vue, même si des voix de linguistes se lèvent de plus en plus pour soulager la langue de ces contraintes sans rapport à de vrais besoins langagiers. L'orthographe y est placée en premier lieu.

Dans le domaine de la morphologie, l'auteur signale la formation du féminin des noms de fonctions et de professions comme sujet de prédilection dans les chroniques. Allant du ton polémique à l'ironie et même au sarcasme, ces discussions dépassent de loin le cadre linguistique, débouchant sur des problèmes sociologiques. Certains auteurs réaffirment la distinction entre le genre physiologique et le genre grammatical pour rassurer les féministes et mettre ainsi à l'abri la langue contre des formules comme *Madame la Ministre* (p. 39), jugées superflues et ridicules. D'autres se moquent des efforts des féministes en matière linguistique, en proposant *la sénatrice*, *la médecine* (pour *femme médecin*) ou une *prudefemme* (p. 39). Le débat sur la féminisation des noms de métiers est très vif dans la société française, pour des raisons de nature politique comme le remarque Anna Bochnakowa, et y a contribué la publication en 1999 d'un ouvrage intitulé *Femme, j'écris ton nom. Guide d'aide à la féminisation des noms de métiers, titres, grades et fonctions*, paru avec le concours du gouvernement.

La créativité sujette à la critique des chroniqueurs se manifeste aussi et surtout dans le domaine du lexique. Il faut remarquer à cet égard l'effort de systématisation des exemples recueillis dans les notices du Figaro portant sur le vocabulaire. Les néologismes et les barbarismes dénoncés par les chroniqueurs mettent en place tous les procédés de la formation des mots : suffixation, préfixation, allongement, abréviation, siglaison, ainsi que d'autres moyens de création.

Les prises de position de l'auteur sur les inventions lexicales sont soutenues aussi bien par des informations officielles que par des arguments linguistiques. Elles éclairent souvent de façon convaincante les éventuelles hésitations du lecteur, soit-il profane ou initié à la linguistique. Il en est ainsi, par exemple, du terme *mél*, proposé par Maurice Druon à la place de l'anglais *e-mail* dans une de ses notices. A. Bochnakowa justifie le bien-fondé du maintien de l'anglicisme (p. 45).

Les exemples que l'auteur sélectionne à propos de la néologie sémantique par emprunt suscitent un intérêt particulier. Il y a à ce propos un plaidoyer subtil contre l'appauvrissement de la langue. Le cas du nom *futur* se substituant dans l'usage à *avenir* avec la perte de certaines nuances distinguant les deux termes est illustratif à cet égard (p. 51).

La place que le vocabulaire occupe dans l'économie de l'ouvrage est sensiblement supérieure à celle que réclament les autres parties de la langue. Cette constatation prouve une fois de plus que le lexique est la composante la plus dynamique de la langue et le terrain favori où l'usage affronte les conventions normatives.

Dans une note de sous-sol (p. 60), l'auteur précise que le critère principal qui a guidé l'organisation de son ouvrage est le classement des notices en trois catégories : billets *descriptifs*, *normatifs* et *explicatifs*. C'est pourquoi des faits linguistiques disparates figureront dans un même chapitre intitulé **Correction** : emploi des prépositions, les catégories du genre et de l'accord grammatical, classes de mots, phénomènes syntaxiques variés, et jusqu'à des problèmes de style. L'auteur y regroupe les chroniques où la question de l'usage correct face à la faute de langue est explicitement formulée par les auteurs. Autrement dit, ces exemples ne mettent plus en discussion des options personnelles quant à des formes concurrentes, parfois même contre des formes officiellement agréées, mais il s'agirait cette fois de véritables transgressions des règles de la langue. Les chroniqueurs accusent dans ce cas les journalistes en particuliers, car ils ne sont pas de simples usagers de la langue, mais de vrais formateurs linguistiques, responsables des effets pernicieux qu'ils peuvent exercer sur la langue. Ils véhiculent un langage auquel les lecteurs peuvent adhérer, s'appropriant ainsi toutes les mauvaises tournures utilisées. On ne peut pas toutefois s'empêcher de constater que ces défenseurs du « bon français » frisent parfois l'excès de zèle. Ainsi M. Druon (cité p. 85) qui accuse les linguistes et les didacticiens d'obscurcir la langue par des néologismes douteux et une terminologie hermétique. Il cite des exemples comme *acquis cognitifs*, *schéma actantiel*, *intradigétique*, etc., dans un billet appelé « Du jargon ». Cette position est évidemment exagérée, car il suffit de rappeler que toute science, comme la linguistique, se fonde entre autres sur le droit (et même l'obligation) de se forger un appareil conceptuel dont la technicité ne saurait être garantie autrement que par une terminologie propre. Il faut noter que c'est ce genre d'accuses issues d'une passion démesurée qui discréditent certains gardiens de la langue, poussés par ailleurs par de bonnes intentions. Leur attitude est qualifiée de 'purisme' et rejetée, à juste titre, comme subjective et non scientifique.

L'immense volume de phénomènes de langue soumis à l'attention des lecteurs peut susciter, comme on le voit, des points de vue différents de la part du spécialiste de langue. Mais l'intérêt des chroniques du *Figaro* à travers l'ouvrage d'A. Bochnakowa reste certain dans la perspective de l'état actuel du français et de son évolution future. Le traitement des données que l'auteur rattache à la fin de son travail sous le titre **Récapitulation** en offre une image révélatrice et permet d'entrevoir comment les phénomènes variationnels vont se fixer par des changements. Il faut noter la forte influence des anglicismes que l'auteur déplore (p. 101) avec les chroniqueurs.

Il y a d'un côté les sociolinguistes prêts à légitimer toutes les variétés du français et à concevoir la langue non plus comme un système homogène de signes, mais comme un système de systèmes. Il y a de l'autre côté les défenseurs du « bon usage », ceux qui privilégient un certain français, uniforme, traditionnel, officiel et idéalisé. L'ouvrage d'A. Bochnakowa rappelle qu'en fait ce conflit est indispensable pour l'existence de la LANGUE en tant que telle, entité qui se maintient et évolue grâce à cette tension continue entre la 'norme' et 'l'usage'.

Laura Cîțu

ROSARIO LÓPEZ GREGORIS, *El amor en la Comedia Latina* (Análisis léxico y semántico), Madrid, Ediciones Clásicas (with a Prologue by Prof. Dr. Benjamin García Hernández, Bibliography and Index Locorum Latinorum), BinLat, 2002, 339 p.

Rosario López Gregoris' thesis *El amor en la Comedia Latina* (Análisis léxico y semántico) published by Ediciones Clásicas Madrid in 2002 is an outstanding work indebted to the scientific Spanish structuralist circle, which exercised a tremendous influence in the spread of the theories issued by E. Coseriu and his colleagues in the late 60s, generating a chain-reaction in the studies of Latin linguistics (with a huge number of dissertations on semantic fields). The author's linguistic

background rises from this lexical methods (our work would have been undoubtedly easier if the theoretical texts had been separated from the specialized classical ones in the final bibliography) and conciliating facts of ancient drama with their reflection at the lexical level – nothing of these would have been possible without a deep cultural knowledge of the authors involved (the Latin Comedy); to this end nothing would be more appealing than the final statement of René Pichon's thesis: *Qui enim plane scire uellet ex quibus frontibus ortus sit Catulli, Tibulli, Propertii, Ouidii amatorius sermo, is diligenter perscrutari debet et Graecorum poetarum opera, non modo Alexandrinorum, sed etiam Alcaei, Sapphus, Euripidis, menandri et Plauti Terentique comoedias (...). Nam et uehementes amantium affectus uiuide et ualide significant, et, quia semper iis inest aliqua exaggeration, dulcem mouent risum.* (R. Pichon, *De sermone amatorio apud latinos elegiarum scriptores*, Paris, Theis, Hachette, 1902)

The subject of the book describes the verbal lexemes which configure the amatory discourse (p. 17: *lexemas verbales que configuran el 'sermo amatorius'*), more precisely the totality of those Latin words which refer to love: the four chapters of the book are primarily revealing a strong sociological method applied to the types of characters: the *meretrix*, the *amator*, the *leno* and the *nuptiae* (as a typical phenomenon) with an emphasis on actancy and thematic roles; the actant is a *individual or collective agent, abstract or concrete, participating in the verbal action and fulfilling syntactic and semantic functions* (Benjamin García Hernández, *Descartes y Plauto*, Madrid, Tecnos, 1997, p. 157); ever since J. Lyons's treatise of General Linguistics, according to the traditional conception of transitivity, the effects of the action as the verb expresses pass on from the patient to the agent; for example, the verbs 'hit' and 'hear' are transitive because the transfer of the active actions is absolutely clear; the transitivity of the verb 'love' is qualified as ambiguous, as long as the roles of the actants are not well defined. The relations between the two genders, between feminine subjects and masculine objects are crucial in the understanding of love relations (heterosexual or homosexual); in the final conclusions expressed at the end of the thesis regarding the personal human discourses (*sermones*), the author is clearly analyzing their syntactic characteristics and devices, thus observing that in the *sermo meretricius* *there are no transitive actions with a masculine object* (with verbs of contact), that one can find constructions with benefactive Dative (uncommon in the *sermo amatorum*), whereas in the *sermo amatorum*, like in the *sermo lenonius* the most common event is the reifications of the feminine role under the influence of venal relationship, whereby the condition of woman is underestimated and despised of the status of prostitute. This kind of gender considerations appear at the end of the work also (p. 325: *la consideración de la mujer como figure poco adecuada para desempeñar la de objeto*), showing to what extent the lexical and syntactic relations are reflecting a social hierarchy which transforms women into passive inanimate objects. The feminine role is the most susceptible of change and instability as a psychological default, which is reflected as a social behavior in language itself. (p. 159: *La lengua es un pálido pero fiel reflejo de un comportamiento social, de una estructura mental determinada y de una jerarquización de los sentimientos y afectos.*)

As a general criterion, each *sermo* is represented in its typical phenomena > lexical, grammatical and referential: nevertheless, before encountering them, I would quote Donatus' *Commentary on Terence*, that establishes five phases in the ontology of love: *Quinque lineae perfectae sunt ad amorem: prima uisus, secunda alloqui, tertia tactus, quarta osculus, quinta coitus*; the literary genre itself imposes a set of conventions, which would differentiate the schemata of comedy from those of tragedy or elegy, as the *genus humile* means the descent of Aphrodite Ourania to Aphrodite Pandemos, who reigns over prostitution and ruin (p. 37: *la asociación entre prostituta y ruina es una constante en el teatro latino*), over adultery and illegal love (*los amores furtivos*, whereby promising noble young men fall in love with courtesans), over *meretricius* displays 'attraction and treachery' as key words, whereas *sermo amatorum* is defined as 'pleasure and satisfaction'.

In the love relations which men and women live together, it has been demonstrated that it is the masculine hero who assumes the function of subject over a feminine object more frequently, the woman assuming a more passive expression of the feeling. The archilexeme of the verb 'to love' is

*amare*, with several satellites such as *deperire*, *deamare*, *diligere* and aspectual pairs: *amo-demo*, *pereo-depereo*, *diligo*; physical contact is the manifest side of the feeling: *amplector-amplor-deoscolor* / *dosauium*, *palpor-expalpor* / *blandior* and the words for ‘kiss’: *osculum*, *saunium*, *basium*; the degrees of intensity of the feeling are depicted with the grammatical tools of aspect: frequentative formations: *deamo*, *pereo* / *depereo*, *diligo* and verbs designating extramarital relations: *sector*, *adsector*, *persequor*, *subigito*, *tracto*, *contracto*, *attrecto*, *audio*, *spero*.

The chapter attributed to the metaphors of love encounters those lexemes which, as euphemisms, are assimilated in the daily language designating love affairs, love relations, even sexual encounters which are related to verbs such as: *duco*, *tango*, *\*cumbo* or other words formed from the roots meaning ‘to lead’: *ducere uxorem*, *ducere scortum*. In Pierrugues’ lexicon, *ducere* is defined as *uerbum nuptiale, ex ritu nouam nuptam maritus in domum suam ducebat, similitudine raptus Sabinarum*; it is also related to marriage and matrimonial ceremonies: *ducere uxorem domum*, *ducere uxorem, nubere*.

The vocabulary of marriage is considered to be a social matter more than a personal contract, a connection which involves three partners:

*Pater: pater filiam uiro despondet – uir: uir filiam uxorem ducit – uxor: uxor uiro nubit.*

The verbs for ‘to marry’ are classified as causatives: *spondeo*, *colloco* with complementary processes: *sentio-adsentio*, *ostendo-apparet*, *duco-nubit* / *nubitur* and more complex constructions: *dare in matrimonium*, *dare nuptum*, *dare in manum*, *ire in matrimonium*, *(conuenire) inmanum* or non-causatives: *duco*, *nubo*. On the other side, the illegal relations obtained by force and violence such as rape and harassment are expressed by lexemes such as *tango*, *atingo*, *uiolo*, *uitio*, *stupor*, *facio stuprum*, *affero*, *offero*, *addo uitium*, designating sacrilegious actions in the mentality of the Romans, who used to praise and worship virginity as a sign of excellency of a noble young women.

As sincere and comprehensive suggestions, I would add fundamental references to the compulsory bibliography: G. E. Duckworth, *The Nature of Roman Comedy (A Study in popular Entertainment)*, New Jersey, Princetown, 1971, Ed. Fraenkel, *Plautinisches im Plautus* (Philologische Untersuchungen, Heft 28), Berlin, Weidmannsche, Buchhandlung, 1922, P. Miniconi, *Le vocabulaire plautinien de la boisson et de l’ivresse*, in *Hommages à J. Bayet édités par M. Renard et R. Schilling*, Bruxelles-Berchen, Latomus, vol. LXX, 1964 and H. Reis, *Die Vorstellung von geistig-seelischen Vorgaengen und ihrer koepelichen Lokalisation im Altlatein*, vol. I, Munchen, 1962 which investigate generous and productive amatory motifs and phenomena, from grammatical, lexical or cultural points of view: the distribution of the nouns that designate the feeling within the Latin Comedy: *amor*, *cupido*, *amores*, *amatio*, the erotic forms of address (*animus*, *deliciae*, *uoluptas*, etc.) or necessary comments upon the Greek sources of the structural metaphors. This is an encouraging impulse to further work; the thesis is exhaustive, surpassing all studies previously written on this subject; it assimilates the most recent trends in structural lexical semantics (authors like Baldinger, Coseriu, Greimas, Lyons, Pottier) and it describes the cultural universe of the ancient Roman civilization (‘sine qua non’ in a sociolinguistic research) with an amazing competence. The book is a real masterpiece, as the supervisor himself, prof. Dr. Benjamin Garcia-Hernández from the Universidad Autónoma de Madrid qualified it: (p. 11) “*Imaginemos el abismo existente entre la experiencia del arte musical que tiene un profesional cualificado y la del profano que apenas tiene sentido del ritmo*”.

Ioana-Ruxandra Dascălu  
University of Craiova

*Du corps humain, au carrefour de plusieurs savoirs en Inde. Mélanges offerts à Arion Roşu par ses collègues et ses amies à l’occasion de son 80<sup>e</sup> anniversaire / The human Body at the Crossroads of Multiple Indian Ways of Knowing. Papers Presented to Arion Roşu by his Colleagues and Friends on*

*the Occasion of his Eightieth Birthday*, sous la direction de Oscar Botto, Colette Caillat, Pierre Delaveau, Pierre-Sylvain Filliozat, Siegfried Lienhard, G. Jan Meulenbeld, Priya Vrat Sharma, travaux réunis et édités par Eugen Ciurtin, Centre d'Histoire des Religions, Faculté d'Histoire, Université de Bucarest – De Boccard, Paris, 2004, 832 p., 20 ill.

The volume is dedicated to the Romanian Indologist, established since June 1965 in France, following the brain drain induced by the communist regime. He started his academic carrier with a B.A. in Classical Philology at the University of Bucharest (1947) and continued with a specialization at the School of Archives, Bucharest. In 1966 A. Roșu graduated from Ecole pratique des hautes études, Paris and in 1967 he became a researcher at CNRS wherein he remained until May 1990. In 1974 he took his Doctorat ès lettres at EPHE, Sorbonne. The researcher traveled in India and in 1979 he obtained a post-doctoral certificate in Indian medicine from the Banaras Hindu University, Benares. A. Roșu authored three books, *Les conceptions psychologiques dans les textes médicaux indiens* (Paris, 1978), which received the prize of the Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a contribution to the history of Indian medicine (Paris, 1989) and the editing of a volume with selected papers of his collaborator in the earlier days, Sergiu Al-George (Bucharest, 1998) and many consistent and outstanding articles in the main Indological journals.

The contents of the volume dedicated to him are arranged topicwise in six sections, mirroring his main fields of interests, as follows: Indian medical traditions (*I. Plantes, II. Médecine et alchimie*), Indian alchemy (*II. Médecine et alchimie*), Indian cultural history (*IV. Histoires des religions en Asie du Sud*), history of Indology (the main purport of the chapter *VI. L'Inde, au-delà de l'Inde*) and two other sections *III. Littératures et savoirs* and *V. Philosophies indiennes*. Apart from the appropriate arrangement of the papers, the book presents many contributions of the outstanding scholars; qualities for which it acquired the «Prize Hirayama for 2004» offered by Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Institut de France, Paris.

#### *I. Plants*

**Suzanne Amigues** (Université Paul Valéry de Montpellier) reconsiders the quest into the identity of the “lotus” consumed by the lotus-phages from Homeric Odyssey, identified by the ancient writers with a fruit acknowledged as *Zizyphus lotus*, having mainly sedative properties, by comparing it with another species of the jujube tree, *Zizyphus mauritiana*, Skr. *badara/badārī/vadari*, Hindi, *Pañjābī ber*, of Chinese origin and spread up to the Mediterranean basin during the Roman empire. The Indian jujube tree is like the Homeric lotus, the plant imbuing its consumers with reluctance of returning home and being a pain killer.

Two articles refer precisely to the former study of Arion Roșu on the symbolism of the *pūrṇaghata* in Indian thought, by **André Couture** (Université Laval, Québec) and Minoru Hara, respectively. A. Couture analyzes the symbolism of the lotus in *Puṣkaraprādurbhava*, a chapter of the *Harivaṃśa*, the apocryphal appendix of *MBh*. He discerns the sevenfold imagery of the lotus: as a matrix, as the cosmogonic lotus, wherein the whole universe exists, born out of Nārāyaṇa's navel, as a seat accommodating the divinities, Brahmā and his consort, Brahmī, par excellence, as a paradigm of beauty, lotus-shaped eyes, a metaphor for the wide open eyes, as a pilgrimage site, as a churning stick for the churning of the primordial ocean.

**Pierre Sylvain Filliozat** (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris) submits the Indian approach to the tree as a divine entity endowed with consciousness. The oldest evidence is the address to a forest as female deity in *RV. X.146*, cf. *Taittirīya Brāhma* 2.5.5. The author analyzes the hymn in the light of the ancient commentators, Yaskā with his exegete Durgācārya and the two Sāyaṇas *Aranyāni* in the first *pāda* of verse 1 is a vocative sg. fem.; *anī* is the suffix for derivation of feminine names, meaning “wife of” and P.-S. Filliozat considers the development of a secondary sense, that of “grandeur”, hence the present new translation of *aranyāni* as “Grande Foret”. A few instances from *Mokṣadharmā* of *Śāntiparvan* of *MBh* are analyzed with the help of the traditional

commentators who compare the physiological functions of the human body with those of the tree. Verse 17 states precisely the existence of *jīva* (life) and *caitanya* (consciousness) in the tree. Hinduism confers a special place to tree worship and the ritual described is based on the references of two texts, *Padmapurāna* and *Agnipurāna* on the installation of a tree; these are symbolized by images of golden fruits and installed (*adhivāsa*) as any other statue of deity.

**Samia Al Azharia-Jahn** (Deutsche Gesellschaft für Technische Zusammenarbeit, Eschborn) suggests new etymologies of some names of Malabar plants and traces their taxonomy and description in ancient texts rendered by Arabic travellers, by Portuguese physicians in the colonial service, by the contributors to the great Dutch Encyclopaedia *Hortus Malabaricus* and others, by comparing them with data from the modern science.

**Georges-Jean Pinault's** study (EPHE, IV<sup>e</sup> section, Paris) offers a new etymology to the term *oṣadhi*. He starts his assessment by circumscribing the metaphor of fighting the disease to those used in describing battles against demons. J. Pinault quotes in this direction the use of the words construed on *han-* (to kill, to destroy) in certain hymns of *AV.*, in charms against enemies, demons and also against worms, snakes and other animals considered to contaminate humans with diseases. He detects the transfer of the myth language to that of the incantation: the Indra-Vṛtra episode which is construed on an Indo-European formula is reassigned to the act of killing the *krmi-/krimi-* in *AVŚ.* II.32. He rightly points out that the incantation is imbued with force by the repetition of *han-* derivatives in verses 3-5: *kato krimiḥ* «le ver est abattu», *krymayo hatāḥ* «les vers sont abattus». «La force du discours magique tient à la reprise du verbe *han-*: le style de la proclamation de la mort du dragon mythique «garantit», en quelque sorte *a fortiori*, la destruction par la parole des petits dragons que sont les vers.». The analysis of the mentioned verses shows that the verb *han-* occurs as many as 10 times. In the *materia medica* of the Indian classical treatises there are many plants having derived names such as *krimi-ghna*, *krimi-ghātin*, which the author envisages as Atharvanic continuations. Although it is not the main thrust of the article, I reckon that it is not out of place to mention here that the concept of worms in classical medicine or Ayurveda is different from the Atharvanic one (see S.S. Bahulkar, *Medical Ritual in the Atharveda Tradition*, Pune, 1994, p.52). According to the former, the worms are a disease by themselves, as in the belly, caused by an imbalance of the three humors, whereas in the latter the worms are seen as evil spirits of unusual description, with many eyes, with ribs (*AVŚ.* II.32.2, cf. *AVŚ.* II.31.1), with horns (*AVŚ.* II.32.6) and sometimes the same hymn is prescribed to kill worms and demons alike (V.23.2). However, *han-* is used in connection with *oṣadhi* to kill the disease. Of the two readings recorded by *AVŚ.* and *AVP.*, *oṣadhi* and *oṣadhī*, the author assumes that initially there could have been a theme in *-i* and the plants being compared with goddesses, on the model *devī* was construed the paradigm in *-ī*. Having summarized all the main etymologies proposed, Pinault makes a new presumption: a compound *oṣ+ adhi* with the last member as in \**van-adhi* “qui tranche le bois”, form reconstructed for the Rigvedic hapax *vanadhiti*, viewed as an ancient *bahuvrīhi* “qui possède le tranchant pour le (destiné au) bois” and the first member derived from the root *uṣ-* “to burn”, meaning thus “qui tranche la brûlure”. The metaphoric use of *oṣ* as “burning fire” for the disease is accounted for with the use of plants to cure fever, which many times accompanies diseases, and by extension all the herbs came to be called that name. The quoted instances prove the appropriateness of the image of battle against the disease and the herbs as a dreadful (*ugra-*, *RV.* X.97.12) weapon, sustaining thus the alleged etymology of *oṣadhi*.

## II. Medicine and Alchemy

**Willem Bollée's** (University of Heidelberg) erudite article *Notes on Diseases in the Canon of the Śvetāmbara* (pp. 161–196) was first published in *Traditional South Asian Medicine* 7 (2003), pp. 69–110.

**Eugen Ciurtin** (University of Bucharest) undertakes a systematic investigation of the concept of *kāla/ksana* (v. J. Naudou in this volume) as the appropriate moment in Ayurveda, by means of resorting to its literary sources as well as by analyzing it in relation to Buddhist concept of momentariness. In general, in Ayurveda *kāla* is, besides *deśavijñāna* (the knowledge of the place) and *atmavijñāna* (the knowledge of the temperament), one of the factors contributing to curing the disease. The appropriate moment is envisaged by the medical texts two fold: in prevention and in

restoring. E. Ciurtin analyzes the concept of *kāla* in relation to other domains, as the magic, wherein *kāla* and *kṣaṇa* are associated with *bhaga* and *lakṣmī* (as is the case with the time of “possession”, being opportune for evils and inopportune for humans).

**Pierre Delaveau** (Académie Nationale de Médecine, Paris) urges the usefulness of the Ayurvedic usage of plants, discovered and transmitted in twofold directions: horizontal, among the members of a certain community and vertical, from master to disciple, thus forming a science which could apply to nowadays public health.

**Vijaya Deshpande** (Bhandarkar Oriental Research Institute, Pune) discusses about Nāgārjuna (v. A. Pezzali's article below), an Indian figure of the 4<sup>th</sup> century AD, the alleged reviser of the *Suśruta* and the author of its last chapter on ophthalmology (as per the commentator of 12<sup>th</sup> century Dalhana) and his equivalent from the Chinese canonical, medical and popular literature. Indian ophthalmologic practices were introduced in China (through Buddhist milieu) earlier and by the 9<sup>th</sup> century it was established its relation to Nāgārjuna. The author conjectures that the legend of Nāgārjuna as the writer of a treatise on ophthalmology was first developed by the Chinese, due to their awe for the great Indian Buddhist philosopher of the 1<sup>st</sup>/2<sup>nd</sup> century bearing the same name.

**Jinadasa Liyanarte** (INALCO, Paris) contributes to the Singhalese medical literature by reediting and translating, for the first time, fragments of the *Prayogaratanavaalya*, a medical text of 13<sup>th</sup> century written by a Buddhist monk, which bears hugely upon *rasaśāstra*. As this science has evolved in the Tantric Siddha tradition of Tamil, the Tantric influence on this work is underlined as well as the Buddhist one.

**G. Jan Meulenbeld** (Bedum) discusses the knowledge about Ayurveda which the two commentators of the *KauśSū.*, Dārila and Keśava might have had. In the first part of the article, J. Meulenbeld affords some critique as to the chronology established in so far by the editors of the two commentators. Taking the stand of the preference of Keśava's commentary to Dārila's (as against S.S. Bahulkar), he considers that the former is more relevant for the history of Indian medicine. However, both of them held the same opinion about the origin of the disease: from the improper food and unfit behaviour. Dārila opines that the former is to be cured by *Āyurveda*, the later by *KauśSū.* and Keśava mentions in this connection Caraka, Bāha.ḍa (identified with Vāgbhaṭa by J. Meulenbeld in an earlier article) and *Suśruta*, names repeated in the end of the commentary on the medical portion of *KauśSū.* In the two commentaries there are not quotations from the mentioned works, neither the mention of *doṣa*, the backbone of the *Āyurveda*. The author demonstrates that Keśava, although acquainted with Ayurvedic medicine, the type of medicine he knew did not belong to the main stream. On the other hand, *Āyurveda* claims its origin from *AV.* and incorporates rituals from this in order to cure certain diseases.

**Sandra Smets's** paper (Institut orientaliste, Université Catholique de Louvain) takes as point of departure the description of the embryo development in the *JaimS.*, a text included in *Brahmāṇḍapurāṇa*, in parallels with that from Yajñyavalkya (with his commentary *Mitākṣarā*), *Caraka* and *Suśruta*, in order to establish a chronology of *JaimS.* The description of Yajñyavalkya corresponds with that of *Caraka*, whereas *Mitākṣarā* refers to the second medical treatise. Thus, *JaimS.* does not know directly the two medical works, but nevertheless, acknowledges them. The date of *Mitākṣarā* is a *terminus ante quem* (1100-1127) while a Malayāḷam prose version of the text gives a *terminus post quem* at 14/15<sup>th</sup> century.

**B.V. Subbarayappa** (National Institute of Advanced Studies, Bangalore) ponders upon the origin of alchemy in India, evolving from the principles on Taoism and finding its milieu in the Indian Tantrism.

**Gyula Wojtilla** (University of Szeged), the editor of the most extensive treatise on Indian agriculture from the second half of the 1<sup>st</sup> millennium AD, *Kāśuapīkṛṣisūktā* (Budapest, 1979), attempts to elucidate the meaning of the term *pākaśāstra* as compared with *sūdaśāstra* and *sūpaśāstra*, based on the data furnished by the mentioned text. Initially all the three terms denoted the same thing, a science of cookery. Under the influence of the medical literature, *pākaśāstra* became a science of preparing healthy food, ascribed to experts, whereas *sūdaśāstra* and *sūpaśāstra* remained technical works of culinary art, being a branch of *arthaśāstra*.

**Dominik Wujastyk** (The Wellcome Centre for the History of Medicine, London) makes an asset in the theory of the continuation of the Vedic concept Agni-Soma in Ayurveda. It is in the



former where the binary taxonomy of the whole nature is plainly settled into dry elements (pertaining to the sphere of Agni) and wet ones (Soma). The author assumes that this distinction is found in the oldest Vedas and mentioned throughout the medieval philosophy, alchemy and Tantric literature. Data from other domains are accounted for: in Tantra the sun and the moon are symbolic representations of the artery *īdā* and *pingalā*; the anthropological and ethnographical data give a classification into hot and cold food. At the end, D. Wujastyk questions the theory of *tridoṣa* (three humours) in Ayurveda, which could be a two-plus-one theory, inheriting the binary Vedic distinction Agni/Soma, developed in the Ayurvedic literature as the prototype of all hot/cold oppositions, bile (*pīṭha*) and phlegm (*kapha*) being one of them, to which the wind (*vāta*) was added.

**Francis Zimmermann** (EHESS, Paris) analyzes the metaphors of the well-being in Sanskrit. The well-being is a category of the Indian thought connected with many traditional disciplines. The main contribution of the study is the distinction which the author establishes between Indian agriculture and horticulture and the relation established by Ayurveda between human body and soil, either metaphoric or metonymic.

### III. Literatures and knowledge

**Nalini Balbir** (EPHE, IV<sup>e</sup> section, Paris) presents a quasi exhaustive study on ants in *Prākṛit* and *Pāli* texts, which contributes to the name of Indian insects. Although the Jain sources mentioned ants under various names, in their attempt to classify animals according to their number of senses (an ant has three), they do not give their description. It is in Pāli sources where a classification as to the colour into red, black and reddish is met with. However, the Indian sources do not mention the organization of the ants in a community, as in Western belief, and in general, the vista upon them is rather negative. In a philosophical grasp, the ant represents the minute infinite, thus opposed to the elephant.

**Lyne Bansat-Boudon** (EPHE, V<sup>e</sup> section, Paris), who earlier defended the lack of representational character of the Indian drama (*Théâtre de Kālidāsa*, Paris, Gallimard, 1996) retakes in an erudite article the theme of the sensory experience in relation to the Indian theatre, as exposed in *Nāṭyaśāstra* and commented by Abhinavagupta.

**Gérard Colas** (EHESS-CNRS, Paris) gives an account on the act of bathing based on the small anonymous text on bath from *Vādavāridhi*, the philosophical treatise of the new logics school of the 14<sup>th</sup> century. The text treats about bath as a ritual act (tinges here with *dharmaśāstra*) and not from the hygienic point of view. However, the act of bathing is analyzed in the hair-split manner of *nyāya*, ascertaining to it unseen effects (*adr̥ṣṭa*, which is one of the principles of *mīmāṃsā*).

**Irma Piovano** (CESMEO, Torino) notes the tasks of the *pradeṣṭar-s* (ministerial officials) which Kauṭilya assigns to in his *Arthaśāstra*.

**Sreeramula Rajeswara Sarma** (Aligarh Muslim University) counts a good deal of instances where the variations for the theme of the broken string and the scattered pearls in Sanskrit poetry and mathematics are met with. The first occurrence is in Kālidāsa's *Meghadūta*. Variations are met with the same poet, in the change as to the reason for the break of the string: love dalliance. Later on, the variation accounts for the scattered pearls indicating a love-spot. In mathematics, the theme gives rise to a problem: once the string broken, the pearls are not scattered at one place.

### IV. History of religions in South Asia

**M.L. Gharote** (Institute of Yoga, Lonavla) points out certain problems related to the 5<sup>th</sup> chapter of *Haṭhayogapradīpikā* (based on the new edition of Kaivalyadhāma SMYM Samiti, Lonavla, 1970), dealing with remedies for faulty yogic practices and questions the original place of it in the treatise.

**Jacqueline Filliozat** (Ecole Française d'Extrême-Orient, Paris) offers an index of the syllables and mystical formulas collected from newly discovered Pāli manuscripts from Indochina and the recent published studies.

**Minoru Hara** (International College for Advanced Buddhist Studies, Tokyo) analyses the symbolism of *pūrṇakumbha* in three contexts: ritual, yoga and medicine. In the ritual, the full pot is used in public (*abiṣeka*, *mahotsava*) as well as domestic rites (marriage, birth, for safe journey, the inauguration of a house, or even of a city). He brings about the usage of the image in the yogic context of breath-control (*prāṇāyāma*). In medicine, *kumbhaka* is seminal retention and breath-

control; the full pot is compared to the ascetic charged with energy (*tapas*) as a battery, as against the empty pot, metaphor for an ascetic dissipating his vigour accumulated through austerities and retentions by practicing miracles (*siddhi*). Although there is no textual evidence equating the ascetic to *pūrṇakumbha*, based on this conjecture M. Hara counterpoises vis-à-vis Renou and Roṣu's theory on the mental recitation and seminal retention these two with vocal recitation and seminal emission, respectively. At the end he notices the occurrence of another compound, *pūrṇapātra*, meaning a pot full of good things.

**Siegfried Lienhard** (University of Stockholm) offers a description with illustrations of two Nepali manuscripts having a Newari origin from the Museum für Indische Kunst in Berlin, one about the story of prince Viśvantara and another one about the trader *Simhala*, pointing out how the text is a guaranty for the correct understanding of the images.

**Boris Oguibénine** (Université Marc Bloch de Strasbourg) accounts for the parable of the "prodigal son" in the 4<sup>th</sup> chapter of *Saddharmapuṇḍarīkasūtra*, wherein the father's wealth is deemed as the doctrine and the son's miserable condition is equated to the status of the Buddhist neophytes. This equation is a conventional Buddhist rhetoric and the parable is a specific Buddhist story, having a point different from the one of the Biblical story, thus attesting to the parallel development of the two parables.

**André Padoux's** article (CNRS, Paris) reports on *nyāsa*, the placing of mantras in the Tantric rituals on the body, on specific points, wherein deities are thought of to reside.

**Charlotte Schmid** (Ecole Française d'Extrême-Orient, Paris) carries on the investigation on the 15<sup>th</sup> century iconic representation of Varāha, in an unusual dancing pose treading on a snake, an image usually associated with Kṛṣṇa defeating the demon Kāliya.

**David Gordon White** (University of California, Santa Barbara) accounts about the understanding of *yoga* from the time of the *Upaniṣads* down through the Tantra, in the light of three aphorisms (3.26; 38; 39) in the chapter of *YS*. dedicated to *siddhis* attained by practitioners; examination of textual references to each of the practices described by the aforesaid aphorisms in the Upanishads, *MBh.* and Tantra treatises: 3.26, bearing upon the concentration on the Sun – Vyāsa, the commentator of *YS*, equates the sun to the body (conjecture supported by textual references in *Praśna Upaniṣad* and *MBh.*) and proceeds to a description of the universe in a panoramic view, similar to that of *Chāndogīya Upaniṣad*, *KaṭhUp.* and *Maitrī Upaniṣad*; 3.29 expounds about *utkrānti* (progression aloft [out of the body])- *KaṭhUp.* makes a comparison between death and yogic practice, this being one of the few upanishadic occurrences of this sort; similarly, in *MBh.*; in *ŚatapathaBrāhmaṇa* is found the earliest occurrence of the verb *ut-kram-* with the sense "to die, to pass away"; 3.38 carries on *paraśarīropraveśa*, whose references occurs in *MBh.* and in Tantra treatises. In the last part of the article G. White asserts the original meaning of *yoga*, which takes into account the gain of miraculous powers as prescribed by the three *sūtras* and criticizes their occultation and distortion carried upon the sense of *yoga* by commentators of *MBh.* and by *Bhag.*, especially, who acknowledged only the first, the second and the fourth chapters of *YS*. as describing "classical yoga". He objects to the opposing of *raja yoga* to *haṭha yoga*, as professed by Vivekānanda, antinomy absent in works prior to the 12<sup>th</sup> century, in *Bhag.* and Vyāsa to *YS*. and other works referred to in the study.

#### V. Indian Philosophies

**Henk Bodewitz** (Instituut Kern, Leiden) exposes critical notes to selected verses from the 4<sup>th</sup> book of *Bhag.*, called *jñānayoga*, as a counterpart of the 3<sup>rd</sup> called *karmayoga*, wherein *yoga* (in a *karmadhāraya* compound), means "application", rather than "discipline". In fact the 2<sup>nd</sup>, the 3<sup>rd</sup> and the 4<sup>th</sup> books operate with series of oppositions and of complementary terms. In this sense, *yoga* is a *karman*, which does not produce Karma. *Jñānayoga* (the application of knowledge) is complementary to *jñānayajña*, equated with *jñānakarman* (the Vedic *karman* is the ritual, dealt with in *Bhag.* as a symbolic ritual, the internal sacrifice of the senses).

**George Chemparathy** (University of Utrecht) answers negatively to the question raised in the title, "Is the Hindu answer to the Problem of Suffering Satisfying from the Purely Rational Perspective?" as a critique to modern Hindu scholars who have written upon the subject.

**Jean Naudou** (Université de Provence) proves that the concepts regarding time (*kāla*), which were systematized in the *Kālacakratantra* are as old as *AV.* (XIX.53 and XIX.54). Time is cyclic and in relation to the person who perceives it, hence subjective. Through meditation, the Buddhist *yogins* of the *Kālacakratantra* and the Kashmirian Trika masters profess the possibility of transgressing the empiric time to the absolute time in the form of an instant.

**Amalia Pezzali** (Università di Bologna) asserts the identity for the founder of the *madhyāmikā* Buddhist school in the second part of the 2<sup>nd</sup> century and in the first part of the 3<sup>rd</sup> century A.D, from among the four controversial figures under the name Nāgārjuna.

#### VI. India and beyond

**Kamaleswar Bhattacharya** (Paris) emphasizes the need of studying the Skr. inscriptions collected in Cambodia, from scholars of the 19<sup>th</sup> century onwards and not only the new discoveries which were revealed after the publication of George Cœdès's *Inscriptions du Cambodge* (1966), but also a rediscussion and translation of certain inscriptions studied so far.

**Klaus Karttunen** (University of Helsinki) brings into discussion new Classical sources about India, as furnished by the works of Lucianos of Samosata (120-180 AD), which give an idea of the knowledge old Greeks had about Indian things: some reliable (as the daily worship of the sun, twice, identified with *prātar* and *sāyam homa*), others coming from the hoary past of stories and superstitions (the account of Herodotus on the gold-digging ants, on *gymnosophistai*, etc the death of Peregrinus in connection with an alleged Indian suicidal practice, witnessed by Lucianos).

**Jean-Marie Lafont** (Center for Human Sciences, New Delhi) describes a newly discovered oil painting by August Schöffit, representing Fezli Azam Joo, the Kashmirian wife of General Claude-Auguste Court, the French officer in the service of Maharaja Rajit Singh of Panjab. At the beginning J.M. Lafont relates the history of the painter's carrier, having as sources Honigberger's memories, which are challenged by the historical data.

**Roland Lardinois** (EHESS-CNRS, Paris) offers a historical investigation on the founding by Sylvain Lévi of the Institute of Indian Civilization in 1927 at the University of Paris.

**Bernard Le Calloc'h** (Société de Géographie, Paris) writes about the presence of Alexander Csoma de Kőrös in the Sikh Empire.

**I.K. Sarma** (Salar Jung Museum, Hyderabad) gives new accounts about the seafaring routes, relying on the new artifact discoveries in East of India, South-east Asian and ŚrīLāṅka.

**Mihaela Timuș** (University of Bucharest) analyzes the term *tan ī pasēn* in the Pahlavi texts, witnessing about the structuring of a doctrine concerning the eschatology of the body in the Zoroastrian belief. M. Timuș starts her demonstration from the critique of the concept of *tan ī pasēn* as resurrection of the body.

#### Abbreviations:

*AV*(Ś./P.)- *AtharvaVeda* (Śaunaka/Paipalāda)

*Bhag.*- *Bhagavad Gītā*

*Caraka*- *Caraka Saṃhitā*

*JaimS.*- *Jaiminīya Saṃhitā*

*KāthUp* - *Kāṭha Upaniṣad*

*KauśSū.*- *KauśikaSūtra*

*MBh.*- *MahāBhārata*

*RV.*- *ṚgVeda*

*Suśruta*- *Suśruta Saṃhitā*

*YS.*- *Yoga Sūtra*

Julieta Moleanu  
University of Bucharest